

# HISTOIRE INTIME

par

M<sup>lle</sup> Zénaïde FLEURIOT

---

Nouvelle édition

---

Éditions Saint-Remi

– 2011 –

DU MÊME AUTEUR AUX ESR

**La trilogie Daubry :**

LE PETIT CHEF DE FAMILLE 229 p.  
17,00 ☐

PLUS TARD OU LE JEUNE CHEF DE  
FAMILLE 244 p. 18,00 ☐

RAOUL DAUBRY 236 p. 18,00 ☐

**La trilogie de Galadoc :**

LE CLAN DES TÊTES CHAUDES 203 p.  
17,00 ☐

AU GALADOC 261 p. 18,00 ☐

BENGALE 225 p. 18,00 ☐

**La trilogie du Val Argand :**

TRANQUILLE ET TOURBILLON 191 p.  
16,00 ☐

LE CŒUR ET LA TÊTE, 213 p. 18,00 ☐

L'EXILÉE DU VAL ARGAND (À  
PARAÎTRE)

**La bilogie de Gildas :**

GILDAS L'INTRAITABLE 209 p. 17,00 ☐

SOUS LE JOUG 267 p. 19,00 ☐

**La bilogie de Duchesse:**

LA PETITE DUCHESSE 221 p. 18,00 ☐

ALBERTE 215 p. 17,00 ☐

BIGARETTE 152 p. 14,00 ☐

AIGLE ET COLOMBE 291 p. 20,00 ☐

UN CŒUR DE MÈRE SUIVI DE LE PREMIER  
TABLEAU 150 p. 14,00 ☐

LA VIE EN FAMILLE 232 p. 18,00 ☐

DE TROP 177 p. 15,00 ☐

UN FRUIT SEC 211 p. 17,00 ☐

SANS BEAUTÉ 217 p. 17,00 ☐

MONSIEUR NOSTRADAMUS 238 p. 18,00 ☐

MANDARINE 281 p. 19,00 ☐

CALINE 231 p. 18,00 ☐

EN CONGÉ 150 p. 15,00 ☐

BOUCHE-EN-CŒUR 169 p. 15,00 ☐

UN ENFANT GÂTÉ 147 p. 14,00 ☐

PAPILLONNE 147 p. 14,00 ☐

FEU & FLAMME, 189 p. 16,00 ☐

TOMBÉE DU NID, 237 p. 18,00 ☐

RAYON DE SOLEIL, 175 p. 16,00 ☐

RÉSÉDA, 217 p. 17,00 ☐

YVONNE DE COATMORVAN, 157 p., 14 ☐

BONASSE, 274 p., 19,00 ☐

GRAND-CŒUR, 120 p., 13 ☐

DEUX BIJOUX, 141 p., 14 ☐

HISTOIRE INTIME, 256 p., 19 ☐

À MON AMIE,  
MADAME P. DE KERIGANT, NÉE FROTTER

\*  
\* \*

### AU LECTEUR

Tout récit intime devient de mode, et les échos du monde littéraire redisent encore les noms qui ont, à bon droit, conquis les sympathies du public français. Aussi, en publiant *L'HISTOIRE INTIME*, je crois devoir avertir le lecteur qu'il ne s'agit pas ici d'une histoire vraie, encore moins d'une maladroite imitation, la majeure partie de ce récit ayant été composée deux ans avant l'apparition du *Journal d'Eugénie de Guérin*.

Zénaïde FLEURIOT



# HISTOIRE INTIME

---

## PREMIÈRE PARTIE

TIC tac, tic tac.  
Comme ce bruit est monotone et agaçant. Cette pendule ne peut-elle marquer les heures sans marteler ainsi mon pauvre tympan. Je la voudrais muette et immobile ! Ma solitude me rend triste, et ce grand salon est si désert. Hier, il ne l'était pas. Ma sœur, ma chère Louise, était assise là dans ce coin, dans ce fauteuil bleu, maintenant vide, et me donnait ses conseils. Elle me disait si doucement :

« Tu vas me remplacer auprès de notre père, tu vas être chargée de son bonheur. Penses-tu sérieusement à cela, Alix ? »

J'y pensais et je le lui dis. J'étais courageuse et résolue.

Alors il me semblait que la tâche qui me revenait était facile, et, Louise partie, je la trouve lourde. La remplacer auprès de mon père, elle, si douce, si calme, si attentive, si intelligente ! Le pourrai-je ? Pourquoi son mari a-t-il accepté cette place en Algérie ? pourquoi a-t-il exigé que sa femme et son enfant le rejoignent sitôt ? pourquoi suis-je aujourd'hui une fille majeure appelée à tenir la maison de son père ? pourquoi mon grand-père est-il mort ? La vie est remplie de pourquoi, et, depuis que j'ai quitté la petite maison de mon grand-père, j'en ai la tête pleine. Encore si ma sœur habitait Paris, je la visiterais souvent, j'irais, dans les moments difficiles, lui demander conseil, je verrais dans cette grave maison, dont je suis à cette heure l'unique maîtresse, jouer cet enfant chéri qui ne comprenait pas non plus hier pourquoi je pleurais et pourquoi je le quittais.

Il aimait, lui, cette pendule radoteuse ; il l'écoutait parler, dans mes bras ; il regardait aller et venir ce balancier rond et brillant. Il y avait des moments où je le trouvais tracassier, turbulent, ce cher

enfant. Quand j'écrivais, il voulait écrire ; quand je cousais, il voulait coudre ; quand j'étais pensive, il voulait jouer ; quand je lisais, il me demandait de lui raconter une histoire ; et quand ce dernier désir devenait trop violent, il posait malicieusement sur ma page une main mignonne que je finissais par baiser. Ah ! je voudrais bien encore entendre sa petite voix claire, son rire éclatant ; mais il a disparu, lui aussi, je ne l'entends plus trébucher sur le tapis, traîner à droite et à gauche sa petite chaise, parler à son cheval. C'est vraiment triste d'être seule. Et au lieu d'écrire à Louise, je m'aperçois que je m'écris à moi-même. Il faut que je dise à quelqu'un ou à quelque chose ce qui m'opresse.

Arthur parle à son cheval, autrefois je parlais à ma poupée, aujourd'hui je parle à ce cahier. Ce que je lui dis n'a peut-être pas plus d'importance que ce que je disais à ma poupée ; qu'importe !

C'est une distraction qui est très permise, il me semble, à la fille d'un homme politique, qui à l'âge de vingt-deux ans se voit maîtresse d'une maison, ce qui est très sérieux et très ennuyeux.

Et puis ce soir j'ai sur le cœur les adieux de ma sœur, les baisers d'Arthur, et rien ne peut encore me distraire du chagrin de cette séparation. En moi et hors de moi tout est devenu morne. Le bruit de la pendule me blesse l'oreille, le silence me donne froid, il me semble que ma lampe éclaire mal. Tout à l'heure je la contemplais d'un air de reproche. Mes yeux se sont arrêtés sur le grillage doré qui laisse voir le ressort intérieur, j'ai regardé couler l'huile goutte à goutte. Pauvre petite lampe qui a l'air de pleurer, elle aussi ! J'entends mon père, et la lettre que je devais écrire pour lui n'est pas même commencée. Une autre fois j'aurai soin de faire passer les autres avant moi.

\*

\* \*

C E soir, je rouvre machinalement le cahier où j'ai jeté mes tristesses d'hier. Hélas ! j'ai donc commis le péché à la mode parmi les jeunes filles et les poètes, j'ai commencé un

journal. J'avais souvent formé le projet d'en écrire un. Dans la petite maison de campagne où se sont passées mon enfance et mon adolescence, des vellétés écrivassières m'avaient plus d'une fois saisie. Un jour, j'obtins de mon grand-père un beau cahier à couverture rose sur lequel je m'amusai à griffonner tous les jours quelques notes. J'étais pleine d'ardeur ; mais les événements manquaient, et se donner la peine d'écrire qu'on s'est levée de grand matin pour aller ramasser les châtaignes mûres jetées à terre par la tempête de la nuit précédente, qu'on a trouvé dans un buisson d'aubépine un nid de roitelet, qu'on a soigné un agneau malade et arrosé un oignon de tulipe, à quoi bon ! Le travail surpassa bientôt la jouissance, et ne trouvant heureusement rien de bien intéressant à me raconter à moi-même, je laissai sécher ma plume, et mon journal enfantin expira faute d'événements.

Pourquoi le recommencé-je aujourd'hui ? Mon Dieu ! tout simplement parce que Louise est partie, que je n'ai plus de confidente et que nous avons vraiment en nous un besoin d'épanchement qui, comme la source, cherche toujours sa pente. À qui confierais-je maintenant mes pensées intimes, mes impressions sur ce monde dans lequel j'entre presque seule ? Mon père est absorbé par les travaux de la politique. Que seraient pour lui ces choses infiniment petites près des choses importantes dont son esprit est occupé ! Mes amies ! où sont-elles ? Ma meilleure amie, c'était Louise, dont l'affection pour moi s'est toujours nuancée de je ne sais quel sentiment maternel. Les autres jeunes filles dont les circonstances m'ont rapprochée me sont restées indifférentes. Irai-je causer intimement avec Lucile qui raconte à tout venant ce qu'elle sait, en ajoutant ce qu'elle croit savoir ? Son imagination mal réglée m'effraye, et aussi son peu de véracité. Sera-ce avec Aurélie ? Aurélie est une connaissance de vieille date, elle a certaines qualités, mais son esprit n'a pas de portée, il ne dépasse jamais les frivolités de la toilette ou les petits bruits courants du jour, c'est une femme d'une nullité complète qui s'ennuie et qui ennue parfaitement les autres. Sera-ce avec Laure ? J'aime beaucoup Laure, mais par malheur son père se trouve être l'adversaire du mien. Sans cesse ils se disent ou

s'écrivent des duretés. Puis-je en toute sécurité m'abandonner aux douceurs d'une liaison que la première tempête politique peut dénouer pour jamais ?

J'ai eu d'amers regrets. Laure a du cœur, de l'esprit, elle possède ces qualités attachantes qu'on rêve dans une amie, elle m'est complètement sympathique ; mais son père, son terrible père ! Ce sera donc toi, discret papier, qui seras mon confident, faute de mieux. Et d'ici longtemps tu n'as pas de rivale à craindre, Louise est partie, et voir Laure ne me sera guère possible. L'article du journal que mon père lisait avec un si terrible froncement de sourcils, ce matin, portait le nom de son père, Je voudrais que la presse fût abolie, que les partis fussent anéantis, que la guerre sous quelque forme qu'elle se montre, guerre à coups de sabre ou guerre à coups de plume, fût morte et enterrée. Mais je dis là des folies, et mes rêves de paix universelle feraient bien rire mon père. Il me sera toujours bien permis de regretter qu'il soit député. J'aurais vivement désiré un intérieur calme, un père oisif ou à peu près, qui aurait été tout à moi. Mon père ne m'appartient pas, il s'en faut bien ; je le vois à peine. Je puis le dire, il remplit consciencieusement sa tâche. C'est un véritable combattant, et il est toujours sur la brèche. Ma grande solitude s'ouvre avec la session et finit avec elle.

Alors il redevient complaisant, paternel ; mais cela dure peu et le travail et les soucis recommencent. Et cependant je ne voudrais pas qu'il fût autre. Je ne voudrais pas qu'il ressemblât à notre ami, Monsieur Balmont, ce brave député qui ne va à la Chambre que quand il y est forcé, qui y fait de son propre aveu de si bons sommes et qui n'en sait guère plus long que moi sur les questions brûlantes qui sont à l'ordre du jour. Un mannequin surmonté d'une girouette, c'est ainsi que l'a défini devant moi Monsieur Déblin.

Il a vraiment beaucoup d'esprit, Monsieur Jules Déblin, et je suis bien aise que mon père l'aide de son influence.

Lucile, l'autre jour, faisait la remarque qu'il assistait régulièrement aux lundis de sa mère depuis que j'y allais.



En disant cela elle prenait un air extrêmement moqueur et un peu jaloux.

« Voilà ce que c'est que d'être la fille d'un député, a-t-elle ajouté, tous les jeunes gens te font la cour par politique. »

Les autres peut-être, mais Monsieur Jules Déblin !

\*  
\* \*

LA phase mondaine de ma vie a commencé hier. Hier j'ai assisté à une soirée dansante, et demain se présente une nouvelle fête, Je ne me croyais pas frivole, et cependant, mon Dieu ! quel temps n'ai-je pas donné sans remords aux préparatifs de ma toilette ; comme toute pensée sérieuse s'est exilée de mon esprit ; comme je me suis abandonnée à cette activité fiévreuse qui me dévorait ! Mon père s'est aperçu de mon agitation et ne l'a pas comprise. Cela m'a fait un peu rentrer en moi-même, je me suis subitement calmée. Mais le soir-même l'éblouissement est revenu. Il me semblait que cette toilette de bal que je n'avais jamais portée me changeait, que je n'étais plus moi. Et puis ce salon brillant, cette foule élégante, cette musique produisaient sur moi une impression presque vertigineuse, que je dissimulais de mon mieux. Une fois, en levant les yeux, j'ai rencontré dans la glace une femme mise absolument comme moi et j'ai eu de la peine à me persuader que c'était bien la représentation fidèle de ma personne. Avant-hier l'impression a été moins vive. On s'habitue à tout, dit-on.

\*  
\* \*

LE cours de mes plaisirs à été subitement interrompu, grâce à l'incident le plus vulgaire. En sortant, il y a huit jours, j'ai

glissé sur le trottoir et je me suis foulé le pied droit. Adieu les courses projetées, les réunions dansantes !

Me voici clouée dans ma chambre et bien seule. Lucile et Aurélie, devenues mes compagnes très assidues depuis quelque temps, m'ont fait de fréquentes visites ; mais leur conversation m'ennuyait, et je les reçois moins souvent. Triste et souffrante ainsi que je l'étais, je ne pouvais plus m'intéresser aussi vivement à l'arrangement d'une berthe, aux détails d'une coiffure. Et quand je voulais parler de choses plus sérieuses ou plus intéressantes, elles ne me comprenaient plus. Ces amies-là sont bonnes au milieu du tourbillon d'une fête ou dans un magasin de nouveautés ; mais dans une chambre solitaire elles ne représentent vraiment personne. Les quelques heures que Laure a pu me donner m'ont autrement distraite. Elle est venue le matin, dans sa simple toilette ; elle a commencé par redresser le coussin sous mon pied endolori, puis elle m'a passé mon ouvrage, a pris le sien, et nous avons causé longuement, intimement, de choses graves et de choses futiles ; nous avons été tour à tour gaies et attendries. Pour m'amuser elle a laissé courir son esprit à toute bride.

Quand elle parle ainsi, avec ses beaux yeux bleus rayonnants, son ravissant sourire, elle devient extrêmement séduisante et jolie.

Après sa première visite, j'ai suivi le conseil qu'elle me donnait de triompher de l'ennui de ma position en m'occupant de mon arriéré comme maîtresse de maison.

Je lui avais avoué que mes mondanités m'avaient un peu fait sortir de mon exactitude habituelle, J'ai donc mis à profit ces heures de repos forcé ; j'ai revu mes livres de compte, repassé mon budget, examiné en détail le ménage et ses mille exigences. Maintenant l'ordre règne partout, l'ordre parfait tel que l'aime mon père. Ce matin il a jeté autour de lui un coup d'œil satisfait. Les rideaux étaient blancs, le parquet bien ciré ; autour de lui, ni poussière ni objets hors de place, ce qu'il déteste.

« Nous voilà revenus au temps de Louise, » m'a-t-il dit en souriant.

Sous cette simple parole se cachaient bien des choses.

Ma sœur a certaines vertus domestiques poussées jusqu'à la perfection. Elle fait elle-même ce que les gens de service font ordinairement mal ; elle donne à tout, d'un tour de main, une grâce d'arrangement dont elle seule a le secret.

Je n'ai pas son activité, sa vigilance, son coup d'œil, et mon père s'en est aperçu. Il ne me l'avait pourtant jamais dit. Il me fait aujourd'hui cette petite révélation parce qu'il peut l'emmailloter dans une louange. Quelle délicate bonté ! et combien mon affection pour lui s'en accroît ! Si seulement il n'était pas député !

\*  
\* \*

JE ne puis pas dire que je me sente de très bonne humeur aujourd'hui, Ce soir, ma tante, qui habite Passy, donne un bal, et j'espérais bien être guérie pour ce moment. Notre gros docteur m'a condamnée au repos.

« Marchez, a-t-il dit, mais ne dansez pas. »

Comme je l'ai trouvé déplaisant quand il prononçait ces paroles ! L'autre jour Lucile riait de sa laideur, et je lui ai presque prouvé qu'il était beau. Aujourd'hui on ne me reprendrait pas à vanter le charme de sa physionomie et la finesse de son sourire.

Je voudrais être sûre qu'en choses plus importantes nos opinions ne varient pas ainsi suivant nos caprices. Après le départ de ce tyran à perruque et à lunettes, je me suis replongée dans mes regrets. Laure sera à cette fête, et ce sera la première fois que je la rencontrerai dans le monde, peut-être la dernière, car, vu les opinions paternelles, nous ne hantons pas tout à fait les mêmes cercles. Si j'allais au bal quand même, en invalide ? Chez ma tante, cela s'excuserait, et j'ai entendu les tapisseries dire qu'observer est bien intéressant ! J'ai grande envie de devenir une tapisserie pour un soir ! Si mon père a l'idée de me proposer d'aller à Passy, j'irai.

J'ai joué mon rôle de tapisserie. Il n'est pas positivement amusant, mais il est instructif. Mon père, qui est parfois très

clairvoyant quand il se donne la peine de regarder au-dessous de lui, n'a pas manqué de deviner que j'étais fort tentée d'assister sans danser à la fête de ma tante. Il a bien voulu me presser d'y aller, à condition que je ne figurerais pas comme danseuse, et nous sommes partis. La maison de ma tante est un peu isolée, nous nous sommes crus en pleine campagne pendant vingt-cinq minutes. Je regardais le ciel noir où brillait la lune à son premier quartier. Malgré ce pâle croissant, la nuit était très sombre, et presque sans transition nous avons passé de ces profondes ténèbres dans les salons lumineux. La foule était si compacte, que j'ai pu gagner sans être remarquée un coin d'où je pouvais inspecter les deux salons.

Combien le monde est brillant sous cet aspect, et combien les femmes y tiennent de place ! On n'entend que frôlements soyeux ; sur le parquet brillant traînent de longues robes lourdes ou légères. Que tout cela est joli pour un moment !

Et dans les toilettes, quels détails charmants ! J'ai vu s'épanouir contre l'oreille délicate d'une femme brune, une rose de Bengale qu'il était presque impossible de croire factice ; sans la durée de son éclat on aurait pensé qu'elle venait d'être coupée sur un rosier vrai. S'il y a un progrès sûr, éclatant, un progrès dont personne ne songe à s'alarmer, c'est le progrès qui s'accomplit dans l'art des fleuristes ; la nature n'est pas dépassée, mais elle est matériellement imitée. Vis-à-vis de la rose du Bengale dansait une jeune femme blonde dont la robe de moire grise attirait fort l'attention. On aurait dit de l'argent tissé. Cette étoffe à la fois douce et brillante à l'œil me ramenait aux contes de fées. Je me rappelais dans *Peau d'Âne* cette reine déraisonnable qui ne demande rien moins qu'une robe taillée dans un rayon. Il me semblait voir cette robe impossible ; la moire gris d'argent pouvait bien passer pour avoir été dérobée à un rayon de lune.

Si les femmes sont l'enchantement du regard par leurs toilettes et leur grâce, on n'en peut dire tout à fait autant des hommes. De mon côté je les contemple, et, sur le nombre, cinq ou six seulement remplissent avec une grâce et une dignité suffisantes le rôle difficile de danseur. Les autres sont extrêmement drôles. En

voici qui s'avancent graves comme des ânes qu'on étrille, ils tendent la main pour la poule par un geste plein d'une majestueuse indifférence ; en voici d'autres à l'air folâtre, à la bouche en cœur, au corps agité de mouvements convulsifs. Ce petit jeune homme danse l'œil baissé, la bouche sévère ; il a adopté l'air sérieux ; sur le visage de cet autre quelle angoisse se peint ! Aller en avant l'exaspère ; quand il revient à sa place, il jette des regards qui ont quelque chose de farouche. Que va-t-il dire à sa danseuse ? il l'ignore encore.

Et cet homme si laid qui marche avec tant de prétention ! Celui-là déroge certainement en se laissant aller à danser, il se sacrifie. Il éloigne de temps en temps de son front jaune, par un geste qu'il croit élégant, une mèche longue et grasseuse de cheveux noirs qui retombent toujours fatalement sur ce front présomptueux. Il a la bouche pincée, les bras tendus, et il regarde furtivement dans la haute glace qui pourtant, mon Dieu ! lui renvoie une affreuse image.

Je n'ai pas trouvé les hommes brillants ; mais combien j'ai trouvé les femmes peu charitables ! Que de regards lancés en dessous sur la toilette de la voisine ne peut-on pas surprendre et analyser ! Si cette toilette est riche ou de très bon goût, le regard devient triste, quelque peu jaloux ; si elle n'est ni l'un ni l'autre, il brille, et une imperceptible ironie s'y peint. Ce frivole examen est révélateur, mais personne n'y songe. L'intérêt est trop vif, il entraîne. J'ai vu des femmes tomber en arrêt devant une toilette sans réfléchir à ce que pouvaient penser ceux qui les observaient.

Peu à peu je me suis attristée dans mon coin. Ce que j'entendais des conversations particulières n'avait rien d'agréable. La même langue flattait et déchirait ; la bouche qui avait gracieusement souri à une personne se plissait d'un air moqueur pour lancer sur cette même personne une flèche acérée. J'avais devant moi deux femmes. L'une, qui me servait de paravent par son énorme corpulence, dénigrait brutalement ; l'autre, plus jeune, supputait les revenus des uns, cherchait à abaisser les autres.

Tout ce qui sortait de l'ordinaire, les charmantes femmes, les beaux jeunes gens, les mères radieuses, était ardemment critiqué. Le hasard amena Laure devant nous. Elle était vraiment belle en toilette de bal, et son maintien était parfait. Tous les regards se tournaient complaisamment vers elle, les hommes la trouvaient gracieuse, distinguée, charmante. La grosse dame parla avec amertume des opinions politiques de son père et trouva qu'elle avait comme lui quelque chose de hautain dans la physionomie ; la jeune remarqua qu'elle n'avait pas un bijou et que sa toilette était mesquine.

Et, en disant cela, elle regardait sa propre toilette qui était vraiment magnifique.

En ce moment, elle se détourna et m'aperçut. Je l'avais parfois rencontrée dans le monde, et elle m'avait prodigué ses gracieusetés. En m'apercevant, elle se déranga en feignant un grand empressement, et vint m'assaillir de questions sur le motif qui me retenait dans ce coin obscur. Je lui répondis très laconiquement et elle me quitta bientôt.

Je la suivis d'un œil où ne se lisait aucun regret.

« Qu'elle s'éloigne, pensais-je, traînant comme un paon orgueilleux sa longue queue ; mon cœur ne la suivra pas. »

Son épaisse voisine opéra au même instant une petite manœuvre, et je me trouvai à découvert. Laure m'aperçut alors, et, le quadrille fini, elle me rejoignit.

Nous causâmes quelque temps et je la renvoyai. L'ennui arrivait pourtant, et je ne voulais pas manquer à la promesse que j'avais faite. Le reste de la soirée je demeurai pensive et intérieurement attristée. Le bal ravive bien des jalousies, aiguise bien des dépit, et je ne m'en étais jamais aussi bien aperçue.

\*

\* \*

AUJOURD'HUI les pensées mondaines s'envolent à tire-d'aile. J'ai assisté à une cérémonie qui m'a singulièrement

impressionnée. Laure m'a emmenée à un couvent des carmélites. Une de ses amies prenait le voile. La chapelle est très simple, presque pauvre. Au-dessus de l'autel est représentée la grande scène du Calvaire. Le Dieu crucifié est là après le *consummatum est*. La sainte Vierge et saint Jean sont debout ; Madeleine, prosternée, embrasse le pied de la Croix. Je ne sais pas si ce groupe de statues a une valeur artistique, mais il est d'un effet saisissant. À travers la grille nous arrivait par intervalles le chant monotone des carmélites, et puis un silence complet lui succédait.

Vraiment on était très bien là pour prier.

\*  
\* \*

JE vois Laure très souvent ces temps-ci, grâce à l'arrivée d'une de ses parentes qui a beaucoup connu ma mère.

Madame Degalle a trouvé grâce auprès de mon père, et je la visite souvent. C'est une femme vraiment bonne, une de ces créatures d'élite vers lesquelles vont naturellement tous les cœurs. Comme sa physionomie est sereine, son sourire attachant, son regard doux et franc ! On l'aime instinctivement, on se sent meilleur auprès d'elle, on prend quelque chose de son inépuisable indulgence qui, sans nuire à la justesse de son esprit, prête à sa personne un charme tout particulier ; les qualités les plus brillantes, la beauté la plus radieuse, l'intelligence la plus éblouissante, ne donnent pas cet attrait né de cette vertu composée de charité, de délicatesse, de douceur et d'indulgence qui s'appelle la bonté. Laure ressemblera plus tard à sa tante ; la jeunesse a de petites impertinences qui lui sont propres ; ce sont des ombres que le temps et surtout la volonté effacent.

\*  
\* \*

C E matin, j'ai accompagné Madame Degalle et Laure chez une dame fort occupée des œuvres pies à l'étranger. On tirait une loterie dont le produit était destiné aux Missions pauvres. L'enfant qui prenait dans le sac les numéros gagnants attirait beaucoup l'attention. C'est une petite Syrienne miraculeusement échappée aux massacres de Saïda.

Je me rappelais le frémissement d'horreur qui avait parcouru l'Europe quand les Druses firent cette épouvantable hécatombe de chrétiens. Cette petite fille qu'on avait trouvée jetée sur les cadavres des membres de sa famille, avait été retirée de dessous les pieds des chevaux par une religieuse. Son pauvre petit corps était couvert de blessures, mais elle respirait encore. Transportée en France, elle avait été adoptée par cette femme charitable et riche. Elle a grandi près d'elle, elle a maintenant cinq ans. C'est une mignonne créature, dont le teint est olivâtre, épais, les cheveux brillants, crêpés. On disait autour de moi qu'elle deviendrait fort belle. Cela peut très bien se supposer d'après le dessin de ses traits ; mais le temps détruirait et leur finesse et leur harmonie, ses yeux lui resteraient, deux grands yeux de feu et de velours qui révéleraient seuls sa race étrangère. Dans notre France on ne rencontre pas de pareils yeux, Le blanc en est presque bleu et le regard glisse entre deux longues franges de cils d'un noir âpre, d'une épaisseur peu commune. Quand le sourire s'éteint sur sa bouche gracieuse et qu'elle courbe la tête en levant ces grands yeux sombres dans lesquels se peint hâtivement je ne sais quelle expression ravissante de mélancolie, elle inspire un sentiment tout particulier de sympathie.

On l'a questionnée devant moi. Elle a peu ou point de souvenirs. Elle a cependant parlé d'un petit frère, de chevaux blancs, de grands couteaux, de sang qui coulait, de sa mère qui était belle et dont le soleil faisait briller les cheveux jaunes.

Les dames présentes la choyaient beaucoup, on la caressait, on vantait sa beauté, Laure et moi avons échangé un triste regard. Pauvre enfant ! nous la plaignions ! Cet engouement passé, que lui restera-t-il ? une affection sans racine qu'un caprice peut



détruire. Sans famille, sans patrie, sans fortune, quelle sera sa destinée ?

\*  
\* \*

J'AI passé hier une soirée charmante. Il semblait que chacun prit à tâche de détruire la défiance que ma soirée tapissière m'avait inspirée contre le monde en général, La maîtresse de maison m'a témoigné la plus flatteuse attention, les plus élégants cavaliers m'ont engagée, toutes les mères me souriaient, je me sentais entourée d'une atmosphère de bienveillance et de sympathie, Le succès m'a un peu grisée, j'ai été aimable et, selon quelques-uns, très spirituelle. Monsieur Jules Déblin a dansé deux fois avec moi.

C'est dans le monde qu'il paraît bien. Sa distinction physique, l'aisance de ses manières, le font beaucoup remarquer. Je me sens très flattée de l'attention qu'il m'accorde.

\*  
\* \*

JE suis un peu confuse de mes transports d'hier à propos de mes succès dans le monde. Il paraît que ce n'était pas précisément à moi que s'adressaient ces hommages.

C'est à Madame Degalle que je dois cet éclaircissement. Elle a souri doucement en m'entendant raconter à Laure combien, d'une soirée à l'autre, mes impressions avaient différé, Je lui ai demandé de m'expliquer son sourire, et elle m'a annoncé qu'il y avait eu un changement de ministère, et que le ministre actuel était une connaissance intime de mon père. Ce redoublement de politesse que j'avais pris pour un hommage rendu à ma personne

avait donc probablement sa source dans cet événement politique. Me voilà redevenue plus défiante que jamais.

\*  
\* \*

**M**A disposition anti-mondaine continue. Depuis quelque temps, d'ailleurs, il me semble que je chéris de préférence le mauvais côté de la nature des personnes que je rencontre. Aujourd'hui j'ai fait visite à une femme très aimable qui me plaisait beaucoup. Il est survenu une autre visiteuse, et je me suis trouvée en face de la maîtresse de la maison. Je la regardais pendant qu'elle écoutait la nouvelle arrivée qui médissait violemment et qui attaquait des gens que je croyais les amis de la maîtresse de céans. En ce moment, cette très gracieuse personne se transfigura pour moi. Je vois encore d'ici cette physionomie méchamment joyeuse, ce profil ironique, ces yeux à demi-fermés, d'où la curiosité, la malignité, l'envie semblent jaillir, ce sourire doucereux et cruellement satisfait. Tout en souriant, elle passait de temps en temps sa langue sur ses lèvres. Cette langue pointue ressemblait à un dard, et sortait de ce visage méchant comme un trait envenimé. Je détournai les yeux ; il y avait de la couleuvre dans ce visage de femme. Je l'ai quittée froidement et j'ai couru chez Laure pour me soulager le cœur. Je ne lui ai rien appris de nouveau. Elle avait ainsi jugé celle dont je lui ai souvent vanté la bonne grâce. Monsieur Jules Déblin la voit beaucoup, c'est sa parente ; j'en suis très fâchée pour lui.

\*  
\* \*

**J**E viens d'écrire une longue lettre à Louise, dont je regrette tous les jours l'absence. Il y a des moments où le sentiment

de ma faiblesse, de mon inexpérience et de mon ignorance du monde me saisit tellement que je suis tout étonnée moi-même de pouvoir marcher ainsi sans appui.

J'ai d'ailleurs un fond de timidité que je surmonte souvent, mais que je ne pourrais jamais vaincre entièrement, je crois.

Aujourd'hui, j'ai été presque ridicule. Il ne s'agissait pourtant que d'une simple visite que mon père m'a priée de faire sans lui. Je suis vaillamment entrée dans ce salon, où je comptais trouver deux personnes. Il y en avait huit, tout un cercle. Le ban et l'arrière-ban de la famille semblaient s'être donné rendez-vous. Il y a des personnes qui ne subissent pas l'impression de la surprise, je ne suis pas de ces personnes-là. J'ai salué avec embarras et je me suis trouvée assise au coin d'un grand feu et plongée jusqu'aux épaules dans un vaste fauteuil. Un siège bas dans une réunion est un supplice. On se sent gêné dans ses mouvements, enseveli ; on est habitué à regarder les gens de niveau, il faut lever les yeux sur ceux qui vous parlent, ce qui est vraiment déplaisant. Ma conversation s'est terriblement ressentie de mon malaise. En débutant, j'ai dit une sottise. On parlait littérature, la maîtresse de maison m'a demandé si j'avais entendu parler de quelque œuvre nouvelle. J'ai répondu affirmativement. On m'a demandé le titre. C'était tout simple. J'ai cité un ouvrage nouveau pour moi peut-être, mais très ancien déjà dans le monde littéraire. En sortant de ce salon, j'ai bien ri intérieurement. Il est bon quelquefois de pouvoir rire de soi-même cela rend indulgent pour les gaucheries des autres. Qu'avait-il fallu pour me faire perdre contenance devant des personnes qui ne possèdent aucune de ces supériorités qui imposent ? Me trouver assise sur un siège mou et bas, rougir outre mesure sous l'action d'un air trop chaud, au lieu de deux personnes en trouver huit.

Il fait froid ; les cochers de fiacre se frappent violemment la poitrine du bras qu'ils ont libre. Quand à travers ses vitres on les voit s'administrer flegmatiquement ces énergiques *mea culpa*, on peut supposer que la température n'est pas douce au dehors, Alors une pensée me tourmente, la pensée des misérables et des pauvres à Paris. Quand je vois passer ces pauvres femmes

grelottantes, ces enfants chétifs au teint violet, je me rappelle les pauvres de la province, ceux que j'ai vus dans les campagnes et que je trouvais si malheureux. Combien ils sont moins à plaindre ! Les larges foyers des fermes leur sont ouverts quand ils cherchent l'aumône. Quand ils rentrent dans leurs chaumières, les enfants et les femmes ont ramassé dans les bois voisins de quoi faire une joyeuse flambée. Ce chauffage-là ne coûte rien, et il n'est pas d'être qui n'ait son feu de tourbe ou d'ajoncs. À Paris, la mansarde glacée n'a pas ces ressources ; ici tout s'achète, tout se pèse. Que Dieu ait pitié des misérables et inspiré de généreuses pensées aux riches ! Je voudrais être riche.

\*  
\* \*

PARIS a les pieds dans la neige. Cette belle neige qui devient bientôt une affreuse boue dans les rues, produit ici ou là de charmants effets, j'ai fait avec mon père une longue promenade ; Louise, dans sa dernière lettre, me recommandait de lui faire faire de l'exercice ; mais il aime ses travaux absorbants de cabinet, et il me regarde trop comme une petite fille pour avoir l'idée de suivre les conseils que je pourrais lui donner. Quand je veux qu'il sorte, j'invente un désir. Aujourd'hui je lui ai dit :

« Je voudrais voir Paris dans sa robe de neige. »

Nous sommes partis, et nous avons erré un peu au hasard. Les statues du Luxembourg avaient l'air de se draper dans un manteau de peau de cygne. À celle-ci la neige formait une blanche chlamyde, à cette autre un turban ou une couronne. Cette coiffure moelleuse allait bien à ces beaux visages de marbre. La neige faisait très bien aussi sur les vieux palais, sur les sombres et antiques édifices. Elle se posait fraîche et légère sur les têtes de bronze des guerriers, sur les épaules des légistes, sur le front rêveur des poètes. J'ai forcé mon père à s'arrêter devant les deux bustes placés de chaque côté de la porte de l'École des beaux-arts : Pierre Puget, le grand sculpteur ; Nicolas Poussin, le grand

peintre. Ces deux têtes sévères portaient des calottes de neige, et de légers flocons couvraient la moustache épaisse de Poussin. Cela adoucissait singulièrement leur physionomie, sérieuse comme il convient à des hommes de génie. Mes folles remarques à propos de l'effet de la neige sur ces illustres personnages ont beaucoup fait rire mon père ; mais, en rentrant, il a consulté sa montre et il m'a dit assez brusquement :

« Tu es une agréable compagnie de promenade, ma fille, mais tu m'as fait perdre trois heures et manquer ma réunion d'aujourd'hui. Une autre fois, je l'espère, tu n'abuseras pas de ma complaisance. »

J'ai pris l'air contrit, mais intérieurement j'étais triomphante. Lui faire manquer cette réunion était mon véritable but. Il trouve là des amis, mais aussi des adversaires ; il s'anime, il s'échauffe, et il en revient toujours très fatigué. Je m'applaudis de lui avoir fait prendre un jour de congé, et je vais m'empresse d'écrire cela à Louise.

\*  
\* \*

MA journée, commencée le plus futillement du monde, a singulièrement fini. Lucile avait jugé à propos de venir me chercher à neuf heures du matin pour faire une promenade. Le père de Lucile s'enrichit. Le banquier fait des affaires d'or, le train de maison augmente, le luxe se déploie, la vanité de ces dames suit la même marche ascendante, et Lucile regarde vers certaines régions encore inabordables pour se choisir des amies. Je me sens donc de plus en plus distancée. Il est honorable d'être liée avec la fille d'un député, mais être liée avec la fille d'un sénateur serait déjà mieux. Et puis rien ne m'éblouit suffisamment.

Je n'ai pas d'enthousiasme pour une parure, pour un attelage, pour un volant de dentelle. Une amie qui va à pied et qui n'admire pas avec élan sa richesse n'est pas ce qu'il faut à Lucile. Cependant, comme elle s'aperçoit que je suis très bien accueillie

partout, aussi bien qu'elle, malgré ses dorures, elle cultive ma connaissance en attendant mieux. Cette visite matinale, sans façon et sans attirail de toilette, m'a plu. Je l'ai très amicalement remerciée et j'ai tout de suite accepté sa proposition.

Nous sommes montées en voiture. À peine assise, Lucile a pris un air contrarié. Je me préparais à lui demander la raison de ce changement subit de physionomie quand je me suis aperçue que ses cheveux un peu fauves se détachaient sur du bleu. Je n'avais jamais remarqué cet effet de nuances, et je m'aperçus enfin que je voyageais dans une calèche toute neuve, beaucoup plus élégante, beaucoup plus brillante que la dernière. C'était clair ; cette visite qui m'avait touchée était une petite manœuvre de vanité. Lucile avait hâte de me montrer cette voiture nouvelle. Je trouvais cela pitoyable ; mais je n'ai pas cru devoir lui cacher ma découverte.

« Voilà des cordelières très gracieusement nouées, ai-je dit d'un air indifférent ; il me semble que les portes de ton ancienne calèche n'avaient pas cette élégante garniture.

— Oh ! non, a-t-elle répondu vivement ; cette calèche coûte très cher ; c'est ce qui se fait de plus nouveau en carrosserie. »

La grande nouvelle était apprise ; je parlai d'autre chose.

Nous avons trouvé Madame Brillion, la mère de Lucile, dans les magasins du Louvre, et nous avons passé une bonne heure à admirer les plus élégants chiffons de Paris. De là, nous sommes revenues rue Royale. Sur le seuil du magasin de porcelaines où Madame Brillion allait faire une longue halte, je me suis arrêtée et j'ai jeté un coup d'œil d'envie vers le jardin des Tuileries, dont les grands arbres étaient tout ensoleillés.

« Si nous allions nous promener un moment, » m'a dit Lucile qui a bien traduit l'expression de mon regard.

Je ne demandais pas mieux, ni Madame Brillion non plus. »

Nous nous y sommes rendues, respectueusement suivies par un grand laquais. Nous avons traversé le jardin sans nous presser, et puis nous sommes revenues sur nos pas, En chemin j'ai aperçu Madame Degalle et je l'ai saluée. Elle a répondu à mon salut avec sa grâce ordinaire ; mais sa physionomie était pensive, si triste même, que j'ai fait presser le pas à Lucile ; nous avons atteint

Madame Degalle et je l'ai arrêtée pour lui demander de ses nouvelles. Elle m'a répondu qu'elle était bien ; mais elle m'a dit cela si gravement, si mélancoliquement, que, sans réfléchir que je commettais une grosse indiscretion, je lui ai demandé pourquoi elle paraissait si triste.

« Vous ne savez donc pas à quel jour nous sommes ? » m'a-t-elle dit.

Je n'en savais rien, ni Lucile non plus.

« C'est aujourd'hui le 21 janvier, » a-t-elle repris.

J'ai tressailli et je me suis machinalement tournée vers la place de la Concorde. Le soleil tapissait de rayons splendides le sol qui a bu le sang de Louis XVI ; la foule s'y croisait affairée, et cependant, à pareil jour, quel horrible drame s'était terminé là !

Madame Degalle a deviné ma pensée :

« Voilà la vie, mon enfant ! m'a-t-elle dit. Pour le présent, le passé est couvert d'une ombre qui devient d'année en année plus épaisse et que peu de regards aiment à percer, Tout ce que nous devons peut-être désirer, c'est que le voile se fasse impénétrable, quand il s'agit de dérober aux yeux des générations nouvelles un aussi hideux passé. Mais, si l'on pardonne aux bourreaux, on ne doit pas oublier la victime.

« Sur cette place, cependant, combien de gens passent oublieux et ignorants ! Combien peu se rappellent qu'un échafaud s'est élevé là, qu'un roi juste et bon y est monté et que sa tête est tombée devant une multitude consternée, mais dominée par la terreur, esclave de la peur ! Ah ! s'il y en a qui oublient, il y en a qui se souviennent. Aujourd'hui a lieu un véritable pèlerinage à la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou.

— J'ai bien envie de vous accompagner, madame, lui ai-je dit.

— Venez, m'a-t-elle répondu ; donnez ce matin ce but à votre promenade.

— Il y a donc beaucoup de monde, madame, a demandé Lucile.

— Oui, la chapelle est beaucoup trop étroite les jours comme ceux-ci ; elle ne désemplit pas.

— Je veux y aller aussi, » a dit Lucile.

Nous nous sommes dirigées toutes les trois vers le magasin de porcelaines. En apercevant Madame Degalle, Madame Brillion a pris son plus grand air. Ce grand air consiste à s'enfler la gorge et à dresser la tête comme un pigeon qui s'apprête à roucouler. Malgré ce beau mouvement, malgré le velours et les fourrures dans lesquels se drapait sa maigre personne, combien elle paraissait peu distinguée auprès de Madame Degalle, si simplement vêtue de noir, mais dont la physionomie est si riche en expression !

Lucile adressa sa requête. Madame Brillion fit une large révérence à Madame Degalle, mais répondit assez sèchement que cette démarche ne conviendrait probablement pas à Monsieur Brillion. Madame Degalle fit doucement observer qu'il y a désormais peu d'hommes qui craignent de témoigner leur horreur pour les excès de 93 ; et sur cette observation elle salua et sortit du magasin. Mon parti était pris. Je m'excusai à la hâte près de ces dames de leur fausser compagnie et je la suivis.

« Je n'ai jamais compris que Monsieur Brillion se soit imaginé d'épouser cette femme commune et vaniteuse, lui dis-je.

— La jeunesse a un charme qui couvre bien des imperfections, me répondit-elle. Madame Brillion a toujours eu l'air un peu arrogant, elle confond cet air avec l'air distingué. Je crois qu'elle ne m'aime guère. Il y a une dizaine d'années, j'étais encore presque une jeune femme, je la rencontrai dans le monde. Elle daigna me tendre sa main dorée en me faisant entendre que je devais me trouver très flattée de son amitié. Peut-être en eussé-je retiré beaucoup d'honneur, mais à coup sûr peu d'agrément, car elle avait peu d'esprit, peu de bonté et laissait toujours percer un insupportable amour-propre. En outre, elle n'avait ni mes goûts, ni mes idées, ni mes sentiments. Je restai donc indifférente, et je m'aperçois qu'elle ne m'a pas encore pardonné. Je le regrette, mais à mon âge on fait bon marché des petites rancunes de gens qu'on n'a jamais aimés. Aimez-vous sa fille ? »

Je lui répondis que le hasard seul nous avait mises en relation, et qu'elle n'était guère pour moi qu'une simple connaissance.



« Alors vous avez tort de la fréquenter autant, me dit-elle. Vous lui êtes beaucoup supérieure comme esprit, et vous ne l'aimez pas d'affection. Il n'y a donc ni intimité ni confiance entre vous. Et vous vous approchez ainsi inutilement de femmes frivoles et orgueilleuses qui ne vous aiment pas. À votre âge, le luxe, l'élégance raffinée, ont bien de l'attrait, et j'ai connu des femmes qui faisaient de ces choses un élément de bonheur. »

Elle disait vrai. Mon silence lui a paru une approbation suffisante ; elle a repris sa physionomie pensive et s'est tue. Mes idées prenaient la même pente que les siennes.

Je rappelai mes souvenirs historiques, hélas ! et je m'abîmais dans le sombre passé évoqué par le triste anniversaire. Enfin nous arrivâmes au petit temple expiatoire bâti sur l'emplacement de l'ancien cimetière de la Madeleine, où avaient été jetés les restes mortels de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Une foule, que j'aurais voulue plus profondément recueillie peut-être, s'écoulait pareille à un flot silencieux. Une messe venait de finir, on se hâtait de céder la place aux nombreux arrivants. En entrant dans la petite chapelle, j'éprouvai une émotion poignante. Les deux groupes en marbre qui remplissent pour ainsi dire le sanctuaire y produisent un effet saisissant, Le roi, la reine et Madame Élisabeth sont là ! le roi à droite, la reine à gauche, Madame Élisabeth à gauche. Marie-Antoinette est à demi-prosternée, suspendue en quelque sorte au cou de Madame Élisabeth ; sa belle tête se renverse en arrière, ses cheveux sont épars et ruissellent sur un manteau royal fleurdelisé et doublé d'hermine ; sur un pan de ce manteau repose cette fatale couronne, qui a été pour elle une sanglante couronne d'épines. Madame Élisabeth, droite et calme, est appuyée sur une croix. Elle l'a portée courageusement, saintement.

Louis XVI est à genoux, revêtu de ses ornements royaux ; un ange lui montre le ciel. Sur le socle du monument du roi martyr se lit ce magnifique testament, dernier cri de l'innocence sacrifiée, protestation sublime dans laquelle la victime pardonne à ses bourreaux, et qui a pris sa place d'honneur dans les archives de l'histoire. Sur le socle du monument de la reine est écrite sa lettre

d'adieu à ses enfants, ce chef-d'œuvre de force et de sentiment, où se révèlent pleinement la tendresse maternelle du cœur de la femme et la fière énergie et la magnanimité du caractère de la reine.

Que ces souvenirs sont déchirants ! je voudrais que toutes les larmes qui ont été versées, toutes celles qui se verseront sur les royales victimes, pussent effacer cette tache de sang qui déshonore les pages de notre histoire.

Vain désir ! Elles ont coulé à flots, et rien n'est effacé ; la tache est là, indélébile. Ces forfaits, œuvre de quelques monstres, sont des faits accomplis ; il faut les accepter. On les accepte en les détestant et en les pardonnant. En sortant, je me suis heurtée à une jeune fille simplement vêtue et dont un voile épais couvrait la figure. Sa tournure m'a frappée. Comme je mettais le pied dans la rue, elle a levé son voile et a marché vers nous. C'était Laure. Ma surprise a été grande. Son père a des opinions qui ne s'accordent pas précisément avec cette démarche.

C'est cependant un pèlerinage qu'elle fait tous les ans avec l'assentiment de son père, sans se cacher, mais sans affecter de se montrer. Un instant de réflexion me prouva que cette conduite n'avait rien que de très simple. Le père de Laure est un honnête homme qui a des idées libérales ; ce portrait n'est pas celui d'un terroriste.

\*

\* \*

**N**OUS menons, mon père et moi, une vie bien dissipée, J'ai fait ce que j'ai pu pour l'engager à rester à la maison et à laisser au moins le soir ses travaux d'écrivain et de politique. J'ai complètement échoué. La session est ouverte, il n'y a plus ni paix ni trêve pour lui. Quand il n'assiste pas à des soirées politiques, il travaille enfermé dans son cabinet, et pour ne pas rester à me morfondre seule dans ma chambre j'accepte les invitations qui me sont faites. Je vais très peu dans le monde, mon père ne se

décidant que très rarement à revêtir son habit noir ; mais nous avons des soirées chez nos amis intimes et je me laisse entraîner.

« Vous quittez trop votre maison, mon enfant, m'a dit l'autre jour Madame Degalle qui était venue avec Laure, pour passer la soirée avec moi ; la vie intérieure finira par vous paraître monotone et ennuyeuse. »

Madame Degalle est peut-être dans le vrai, mais à mon âge est-on parfaitement raisonnable ? La matinée d'hier m'a vivement intéressée. Madame Brillion, qui est très vaniteuse, mais assez bonne femme au fond, recevait des étrangers, et Lucile m'avait arraché une promesse. Depuis qu'elle s'est brouillée avec Aurélie à propos de je ne sais quel faux renseignement donné sur une toilette, je lui suis devenue très nécessaire.

Parmi ses invités se trouvaient deux créoles, une jeune femme et son mari. On a fait de la musique, d'excellente musique, et, après s'être un peu fait prier, l'Américaine s'est aussi mise au piano et, sur la demande de Lucile, elle nous a joué l'air avec lequel on fait danser les nègres dans l'habitation de son père. C'était vif, mais sauvage et peu harmonieux. Le premier moment d'étonnement passé, l'attention générale s'est trouvée distraite. La mienne était doublement excitée. Le visage des deux étrangers était devenu pour moi un miroir sur lequel se reflétaient les impressions intérieures les plus diverses. Cet air du pays natal les arrachait pour un instant, on le devinait, à leur situation présente. Ils avaient quitté notre froide Europe, ils se retrouvaient sous leurs palmiers, ils revoyaient leur beau ciel, ils aspiraient les senteurs pénétrantes de cette terre féconde, éblouissante de soleil. La jeune femme s'animait, elle jouait fiévreusement, elle s'enivrait de cette musique barbare qui ravissait ses nègres. Un demi-sourire entrouvrait ses lèvres et sur les lèvres de son mari se dessinait le même sourire. Et puis un air plus doux succéda à celui-là. Son sourire s'effaça, sa tête se pencha, ses paupières se baissèrent, et elle se mit à chanter une romance espagnole d'une voix tendre et profondément émue. Il l'écoutait immobile et violemment impressionné aussi. Son regard vague se perdait dans le vide, un

monde de souvenirs s'éveillait en lui, il n'y avait plus que son corps dans ce salon, son esprit et son cœur étaient ailleurs.

À quoi pensaient-ils l'un et l'autre ? Il n'eût pas été facile de le deviner, mais dans le chant de l'un et dans l'attitude de l'autre quelque chose se faisait sentir : le regret de la patrie, l'amour du pays natal. Cette romance semblait contenir un soupir dans chacune de ses notes, et, quand elle finit, mon oreille attentive perçut parmi les bruits du salon deux soupirs se faisant écho, et j'ai vu entre les cils bruns de la jeune femme briller une larme que son mouchoir brodé a discrètement étanchée. Les autres n'entendirent et ne virent rien, on la remercia avec fracas, on lui prodigua des louanges banales et peu sincères, et on s'occupa d'autre chose. Dans le monde les aveugles et les sourds ne sont pas rares.

\*  
\* \*

J<sup>E</sup> viens de faire une folie et je ne sais comment me l'expliquer à moi-même. J'ai obtenu de mon père un changement d'appartement. J'ai mis en avant bien des prétextes. Monter trois étages le fatigue, il est trop loin du Palais-Bourbon, le concierge ne tient pas l'escalier propre, il y a des gens bruyants au-dessus et en dessous de nous, ce qui doit beaucoup le gêner pour son travail, Avec moi-même je n'en ai qu'un, et il est détestable. Lucile m'a dit qu'on nous trouvait misérablement logés. C'est son expression. C'est Monsieur Jules Déblin qui l'a dit. Mon amour-propre a été froissé et sur mes instances un nouvel appartement beaucoup plus cher a été loué. Voilà pourquoi, ce soir, dans cette petite chambre que je vais quitter, j'ai des regrets et je ne puis trouver que j'ai sagement agi.

\*  
\* \*

J'AI reçu tantôt la visite de Madame Degalle et de Laure, Je leur ai montré en détail notre nouvel appartement avec une satisfaction entachée de vanité peut-être, Laure a trouvé tout charmant, Madame Degalle a gracieusement vanté le bon goût qui, disait-elle, avait présidé à l'arrangement des meubles, mais elle avait cependant l'air contraint, Il m'a semblé voir passer un nuage sur sa figure bienveillante, quand elle est entrée dans le salon meublé à neuf. Je n'ai pas encore osé la questionner, mais je me creuse la tête pour deviner la cause de cette désapprobation tacite qui ne m'a pas échappé.

\*  
\* \*

JE ne suis plus seule, Ma cousine Zoé s'est décidée à venir passer l'hiver chez nous. Ma cousine a l'âge et la respectabilité d'une tante, elle est à peu près de l'âge de mon père, qu'elle tutoie. J'ai beaucoup engagé mon père à lui faire cette proposition qu'elle avait l'air de solliciter dans toutes ses lettres ; j'espère ne pas avoir à m'en repentir. Je reste maîtresse de maison et me voilà nantie d'un chaperon. J'irai plus souvent dans le monde, et nous recevrons à notre tour. Il est très agréable de recevoir. Chez les autres, on n'est pas toujours sûr de rencontrer les gens qui vous plaisent. Ici je serai consultée par mon père qui n'a plus rien à me refuser.

\*  
\* \*

LA présence de ma cousine n'a point, comme je l'espérais, L'ajouté à mon bonheur. Ce n'est pas là le mentor que j'avais rêvé, cet idéal de la femme âgée que j'ai rencontré dans Madame Degalle. Ma cousine Zoé me paraît fort occupée d'elle-même et

très difficile à contenter. Elle soigne trop un reste de beauté dont personne ne se soucie. Le faux abonde sur sa personne et lui ôte complètement le charme sérieux des vieillesse dignement portées. Je ne connais rien de plus triste qu'une vieille femme frivole, et j'admire, la bonté de mon père qui ferme si complaisamment les yeux sur les ridicules de sa parente.

« Je la croyais devenue plus raisonnable, » m'a-t-il dit l'autre jour en la voyant paraître le front orné d'une natte blonde et les joues enluminées d'une fraîcheur équivoque.

La raison, je le crois, est un fruit qui doit se trouver en germe dans la fleur de la jeunesse, autrement il ne se forme, ni ne mûrit.

Ma cousine Zoé n'a donc, moralement parlant, aucune valeur pour moi ; mais elle a conservé un goût très vif pour le monde et y représenterait bien si ses toilettes subissaient une modification. Et puis elle n'est pas jalouse de la jeunesse. J'ai rencontré plus d'une femme sans prétentions apparentes dont toute jeunesse et toute beauté semblaient offusquer le regard. Ma cousine Zoé n'a pas ce travers, elle entasse le fard sur ses joues, les faux cheveux, les fleurs et les plumes sur sa tête, les bagues sur ses doigts ; mais elle, n'est pas dénigrante et elle ne jalouse ni les teints vrais, ni les chevelures naturelles, ni les grâces de l'âge qu'elle n'a plus.

Il y a cependant des moments où je la voudrais encore à Rouen. Ce n'est pas une compagne pour moi, mais bien un souci de tous les instants. Un rien la gêne et elle est trop oisive pour ne pas s'ennuyer souvent.

Heureusement elle adore le whist et elle a bien vite organisé une partie pour elle. Jeunes et vieux sont engagés ; mais Monsieur Déblin est le seul jeune homme qui se soit rendu à l'appel. Il est devenu un des habitués de la partie. Aussi ma cousine le déclare-t-elle charmant. Sa jeune figure produit vraiment un agréable effet entre les vieux visages qui l'entourent. Je travaille pendant qu'ils jouent, et je reste volontiers à la maison ce soir-là. Lucile me fait là-dessus une petite guerre à sa façon ; mais il est positif que, maintenant que je possède ma cousine, je ne puis sortir le soir sans elle.